

TARTUFFE, OU L'IMPOSTEUR

de Molière

CONSENTEMENT MUTUEL

Rencontre avec le metteur en scène Dominique Pitoiset

Qu'est-ce qui vous a intéressé dans *Le Tartuffe, ou l'Imposteur* ?

Dominique Pitoiset : Si j'ai choisi *Le Tartuffe*, c'est que la pièce et le propos de son auteur me semblent d'une extrême actualité après les affaires notamment des massacres et suicides de 74 personnes organisés sur deux continents et en trois temps (Québec et Suisse romande en octobre 1994, France en décembre 1995, Québec en mars 1997) par les dirigeants d'une secte d'obédience pseudo-templière, l'Ordre du temple solaire.

Pourquoi, dès lors, ne pas reconsidérer le chef-d'œuvre classique sous l'angle de la corruption ou du parasitage sectaire ? J'ai ainsi lu un texte de l'historien des sciences Michel Serres, *Le Parasite*, dans lequel il parle à un moment donné du *Tartuffe*. « Tartuffe est le narcotique d'Orgon, écrit Serres, il l'endort et le suce comme un vampire (...), il le révèle comme son double et son jumeau, il le réveille enfin au voisinage de la mort ». C'est une lecture lumineuse de la dramaturgie de l'œuvre moliéresque, puisque celle-ci traite de la question du parasitage des corps et de la communication entre les êtres. Elle témoigne également de l'état de faiblesse quasiment dépressif du père, un bourgeois aisé souffrant d'un certain déséquilibre mental. Orgon se trouve en effet dans une situation de vulnérabilité physique quasi dépressive qui va mettre en danger toute la famille, bientôt plongée dans un état de résistance face à un intrus et un tyran domestique.

Il me semblait intéressant de se réapproprier Molière sous l'angle du chroniqueur politique et de l'homme qui a non pas contribué à l'éducation d'un Prince, mais à son information. L'auteur, comédien et dramaturge s'est ainsi permis devant la Reine Mère, le jeune Prince et des membres de la Compagnie du Saint-Sacrement qui est littéralement citée dans l'œuvre, de mettre en scène un des éléments de cette fameuse Compagnie de manière très allusive. Et, partant, d'encourir les foudres de la secte qui sévissait à l'époque. Ce groupement était extrêmement dangereux. Des historiens n'ont-ils pas retrouvé des documents attestant que la Compagnie du Saint-Sacrement avait menacé l'intégrité physique de Molière lui-même à l'issue de la première représentation ?

Au-delà du grand auteur classique français, il s'agit d'un homme de théâtre courageux. Pourquoi ne pas déceler au travers de cette pièce ce que peut être un manifeste du théâtre politique français ? Considérant que le matériel de base est écrit dans une langue qui date, mais en même temps une langue extrêmement riche et percutante pour le théâtre.

Dans le duo Orgon-Tartuffe, il est aussi question de l'empoisonnement de l'un par l'autre, à la suite d'une sorte de consentement mutuel.

D. P. : Si Tartuffe est le virus, Orgon devient en quelque sorte le porteur du mal et la maladie elle-même, comme si le faux dévot venait se greffer sur un corps, le vampirisant à l'image d'une tique. De ce point de vue ce type d'hôte affaiblit considérablement l'organisme qu'il parasite.

Dans ce « pas de deux » qui emporte Tartuffe et Orgon, la question centrale est celle du degré de confiance de l'individu parasité. Se laisse-t-il volontairement corrompre ? Si nous devons plaider et si cette pièce était effectivement la reconstitution d'un fait divers sur lequel nous devrions nous prononcer en termes juridiques, quelle est la part de responsabilité de l'un et de l'autre. A ce titre, il serait sans doute malvenu de penser qu'Orgon est a priori totalement innocent. Il demeure le personnage central,

Tartuffe n'étant que « la chose » qu'il faut démasquer. L'imposteur ne gagnera son autonomie que lorsqu'il sera mis en péril et, d'une certaine manière, qu'au moment où le père sera confronté à l'inadmissible. L'inadmissible, pour lui, ne sera pas que Tartuffe ait un désir de chair envers l'épouse, mais que, physiquement, il se trouvera bloqué dans une situation où il ne pourra plus nier, voire revendiquer la cécité, dont il est apparemment victime. Il est passionnant de voir que Tartuffe est un révélateur dans une société où la bourgeoisie a tendance, comme chacun d'entre nous, à se complaire régulièrement dans l'oubli de soi et de la réalité du monde. Nous traversons des temps qui sont des temps de violence et d'abus. *Tartuffe* est précisément une pièce portant sur la violence et sur l'abus. Ce qui est effrayant ici, c'est le fait que cet abus est jusqu'à un certain point volontairement accepté.

Comment avez-vous abordé le personnage de Tartuffe, plus matérialiste ici qu'hypocrite ?

D. P. : Il existe deux grandes lectures dans la tradition de mise en scène du *Tartuffe*. La première est une lecture postromantique. Cette dernière a connu des grandes heures et propose un Tartuffe jeune, séduisant, charmeur, qui s'avère à la fin être un personnage adipeux. Une fois démasqué, l'on se rend compte que derrière la séduction se trouvent vice, méchanceté et violence. Une autre tradition est plus expressionniste et matérialiste dans la figure du faux dévot. Pour la première, il y a des exemples comme Louis Jovet incarnant un Tartuffe si habité d'une belle ambiguïté. De même pour l'interprétation de Gérard Depardieu, mis en scène par Jacques Lasalle.

La tradition « matérialiste » du personnage de Tartuffe me plaît beaucoup : le cloporte, la chose répugnante, le parasite, littéralement l'insecte. Doit-on croire Orgon dans les descriptions qu'il en fait ou doit-on croire la servante Dorine ? Parlant de l'aspect physique de l'intrus, Dorine nous le dépeint dès la quatrième scène du 1^{er} acte « gros et gras, le teint frais et la bouche vermeille ». Ce portrait n'est pas contesté par la suite, même si Orgon à la scène suivante nous parle de son « air doux », de sa « modestie », lors de leur rencontre. J'ai choisi de plutôt croire Dorine, même si elle en rajoute un peu dans le trait, et suis donc résolument du côté de la résistance.

C'est ici la tradition plus expressionniste qui est mise en valeur, celle d'Emil Jannings qui interprétait le rôle de Tartuffe dans le film réalisé en 1925 par Murnau. C'est aussi, en étant dans une esthétique radicalement différente, la lecture de Benno Besson. Le metteur en scène avait pointé un Tartuffe qui absorbe, consomme, mange la moquette, parasite la table, le son et les corps. S'il n'est pas répugnant, il peut être repoussant, sous le masque de la dévotion. Paradoxalement, Tartuffe devient plus séduisant et s'accomplit davantage dans le pouvoir. Dès qu'il se démasque, se révèlent une ambition et une prédation extrêmes derrière le costume, l'apparence, son bouclier de protection en quelque sorte. Nous avons travaillé dans cette direction avec le comédien Nicolas Rossier. Une telle lecture ne donne pas libre cours à des grandes scènes de mouvements, mais des scènes minimalistes toutes en tension.

Nous avons souhaité également creuser la relation à la langue. Une langue voulue comme un parler droit, concret, incarné, hors de toute musicalité baroque de l'alexandrin. C'est-à-dire essayer d'investir tous les mots dans la chair et dans le sens relationnel. On trouve alors, surtout chez le jeune public, une réception immédiate du sens, ce qui me ravit dans ce spectacle et le fait de le reprendre maintenant à Genève.